

LES COULEURS

Ce n'est pas un hasard si nous voyons rouge, rions jaune, devenons verts de peur, bleus de colère ou blancs comme un linge. Les couleurs ne sont pas anodines. Elles véhiculent des codes, des tabous, des préjugés auxquels nous obéissons sans le savoir; elles influencent notre environnement, nos comportements, notre langage et notre imaginaire.

Les couleurs ont une histoire mouvementée, qui remonte loin, et qui raconte l'évolution des mentalités.

Les couleurs en disent long sur nos ambivalences, et sont de formidables révélateurs de l'évolution de nos mentalités.

La religion les a mises sous sa domination, la science s'en est mêlée, la politique s'en est emparée (les bleus et les rouges n'ont pas toujours été ceux que l'on connaît).

L'art, la peinture, l'architecture, la décoration, la publicité, nos produits de consommation, nos vêtements, nos voitures,... tout est régi par un code non écrit dont les couleurs ont le secret;

Combien sont-elles? Les petits enfants en citent spontanément 4 (vert, jaune, rouge, bleu), Aristote en acceptait 7 (rouge, bleu, jaune, vert, pourpre, blanc, noir), par une facétie de Newton on a décrété qu'il y en avait 7 officielles .

Qu'est-ce que la couleur et comment la représenter ?

Pour Aristote, la couleur naît d'un mélange de blanc et de noir et pendant des siècles cette idée fautive sera la théorie officielle. Il fallut attendre le XVII^e siècle avec Isaac Newton pour s'apercevoir que la lumière blanche était en fait formée de l'ensemble des rayonnements monochromatiques qui composent l'arc-en-ciel. Et encore cette observation qui nous paraît évidente, sera combattue pendant des décennies par des cerveaux aussi brillants que Goethe.

La représentation de la couleur pose aussi un problème délicat. Comment définir une couleur sachant que l'oeil humain est capable d'en discerner plusieurs milliers ! Heureusement, la découverte de la trichromie permet de rationaliser ce problème et de limiter considérablement le nombre de paramètres.

Utilisée depuis le début du XVIII^e siècle par des imprimeurs tels que Jacques-Christophe Leblond, la trichromie a reçu sa confirmation avec la mise en évidence, il y a une cinquantaine d'années, des 3 types de cônes qui tapissent la rétine. De nombreux systèmes de référence ont été établis, tels que le diagramme de chromaticité défini en 1931 par la Commission Internationale de l'Éclairage. Ils permettent de définir rigoureusement une couleur à l'aide de 3 paramètres comme la teinte, la saturation et la luminosité.

BLEU, favori de nos contemporains, parce qu'il sait se faire consensuel. Couleur bien sage, qui se fond dans le paysage et ne veut pas se faire remarquer. Il est devenu la star, la couleur préférée des Français et des Européens (Depuis 1890 environ, depuis que l'on dispose d'enquêtes d'opinion). Dans l'Antiquité il était dédaigné, méprisé. Il n'était pas considéré comme une couleur : seuls le blanc, le rouge et le noir avaient ce statut.

Dans la Rome antique, les yeux bleus étaient une disgrâce, voire, pour une femme, un signe de mauvaise vie, pour un homme, de ridicule.

A Rome, c'est la couleur des barbares, de l'étranger, (les peuples du Nord, les Germains, aiment le bleu).

En latin classique, le lexique des bleus est instable, imprécis.

Lorsque les langues romanes ont forgé leur vocabulaire des couleurs, elles ont dû aller chercher ailleurs, dans les mots germanique blau et arabe (azraq).

Chez les Grecs aussi, on relève des confusions de vocabulaire entre le bleu, le gris et le vert (« glas », en breton moderne → glauque).

L'absence du bleu dans les textes anciens a d'ailleurs tellement intrigué que certains philologues du 19ème siècle ont cru sérieusement que les yeux des Grecs ne pouvaient le voir!

Les textes bibliques anciens (en hébreu, en araméen et en grec) utilisent peu de mots pour les couleurs; ce seront les traductions en latin puis en langues modernes qui les ajouteront.

A l'exception du saphir, pierre préférée des peuples de la Bible, il y a peu de place pour le bleu. Cette situation perdure au Haut Moyen-Âge: les couleurs liturgiques, qui se forment à l'époque carolingiennes l'ignorent (elles se constituent autour du blanc, du noir, du rouge, et du vert).

Le bleu est toujours absent du culte catholique.

Puis tout change aux 12ème et 13ème siècles, qui vont réhabiliter et promouvoir le bleu.

Ce n'est pas parce qu'on a mieux appris à le fabriquer; il n'y a pas, à ce moment-là, de progrès particulier dans la fabrication des colorants ou des pigments. Ce qui se produit, c'est un changement profond des idées religieuses.

Le Dieu des Chrétiens devient en effet un dieu de lumière et la lumière devient...bleue!

Pour la première fois en Occident, on peint des ciels en bleu (auparavant ils étaient noirs, rouges, blancs ou dorés).

On est aussi en pleine expansion du culte marial ; or la Vierge habite le ciel. Donc, dans les images, à partir du 12ème siècle, on la revêt d'un manteau ou d'une robe bleue. La Vierge devient donc le principal agent de promotion du bleu.

A cette époque aussi, on est pris d'une vraie soif de classification, on veut hiérarchiser les individus, leur donner des signes d'identité, des codes de reconnaissance; apparaissent les noms de famille, les armoiries, les insignes de fonction.

Or avec les 3 couleurs de base traditionnelles (blanc, rouge, noir), les combinaisons sont limitées. Il en faut davantage pour refléter la diversité de la société. Le bleu (mais aussi le vert et le jaune) vont en profiter.;

Vers 1130, quand l'abbé Suger fait reconstruire l'église abbatiale de St-Denis, il veut mettre partout des couleurs pour dissiper les ténèbres, et notamment du bleu. On utilisera pour les vitraux un produit fort cher, le cafre (que l'on appellera bien plus tard: bleu de cobalt).

De St-Denis, ce bleu va se diffuser au Mans, puis à Vendôme et à Chartres, où il deviendra le célèbre bleu de Chartres.

Le bleu est donc devenu un enjeu religieux; en fait les hommes d'église sont de grands coloristes,

avant les peintres ou les teinturiers.

Il y a les prélats « chromophiles », comme Suger, qui pense que la couleur est matière, donc relevant du divin, et qui veut en mettre partout.

Et des prélats « chromophobes », comme St-Bernard, abbé de Clairvaux, qui estime, lui, que la couleur est matière, donc vile et abominable, et qu'il faut en préserver l'église, car elle pollue le lien que les moines et les fidèles entretiennent avec Dieu.

Donc le bleu, divinisé, s'est répandu non seulement dans les vitraux et les oeuvres d'art, mais aussi dans toute la société: puisque la Vierge s'habille de bleu, le roi de France en fait autant (Philippe-Auguste, Saint-Louis seront les premiers à l'adopter); les seigneurs s'empressent de les imiter. En 3 générations, le bleu devient à la mode aristocratique. Et la technique suit: stimulés, sollicités, les teinturiers rivalisent en matière de nouveaux procédés et parviennent à fabriquer des bleus magnifiques.

Les conséquences économiques sont énormes: la demande de guède (ou pastel), cette plante mi-herbe, mi-arbuste que l'on utilisait dans les villages comme colorant artisanal, explose.

Sa culture devient industrielle et fait la fortune de régions comme la Thuringe, la Toscane, la Picardie ou la région de Toulouse. On la cultive intensément pour produire ces boules appelées « coques », d'où le nom de pays de « cocagne ». C'est l'or bleu...

Il a été calculé que 80% de la cathédrale d'Amiens, bâtie au 13ème siècle, avait été payée par les marchands de guède.

A Strasbourg, les marchands de garance, la plante qui donne le colorant rouge, étaient furieux: ils ont été jusqu'à soudoyer un maître-verrier chargé de représenter le diable sur les vitraux pour qu'il le colorie en bleu, afin de dévaloriser leur rival.

Cette guerre entre le bleu et le rouge durera jusqu'au 18ème siècle.

A la fin du Moyen-Âge, la vague moraliste qui va provoquer la Réforme, se porte aussi sur les couleurs: elle va désigner les couleurs qui sont dignes, et celles qui ne le sont pas: la palette protestante s'articule autour du blanc, du noir, du gris, du brun ...et du bleu.

Toiles de Philippe de Champaigne, colorées quand il est catholique et austères, bleutées, quand il se rapproche des jansénistes.

Ce discours moral, repris par la Contre-Réforme promeut également le noir, le gris et le bleu dans le vêtement masculin, et s'applique encore de nos jours.

On peut comparer REMBRANDT peintre calviniste qui a une palette très retenue, faite de camaïeux, et RUBENS, peintre catholique à la palette très colorée. Idem Philippe DE CHAMPAIGNE peint des toiles colorées tant qu'il est catholique et plus austères, plus bleutées, quand il se rapproche des Jansénistes.

Au 18ème siècle, il devient la couleur préférée des Européens. La technique y est aussi pour quelque chose; Dans les années 1720 un pharmacien de Berlin invente par accident le fameux « bleu de Prusse », qui va permettre aux peintres et aux teinturiers de diversifier la gamme des nuances foncées. De plus on importe massivement de l'indigo des Antilles et d'Amérique centrale. Son pouvoir colorant est plus fort que l'ancien pastel et son prix de revient, plus faible, car il est fabriqué par des esclaves. Mais l'indigo provoque la crise dans les anciennes régions de cocagne: Toulouse et Amiens sont ruinés, Bordeaux et Nantes s'enrichissent.

Le bleu devient à la mode dans tous les domaines; le romantisme accentue la tendance; les jeunes Européens s'habillent de bleu comme leur héros, le Werther de Goethe. La poésie romantique allemande célèbre le culte de cette couleur si mélancolique (on en a peut-être gardé l'écho dans le vocabulaire, avec le blues...?).

En 1850 un vêtement lui donne un coup de pouce: le jean inventé à San Francisco par un tailleur juif, Levi-Strauss, avec sa grosse toile teinte à l'indigo, le premier bleu de travail.

Il est devenu, en Occident, garant des conformismes, il règne sur les jeans, les chemises, on lui a même confié l'Europe et l'ONU. C'est toute la civilisation occidentale, tous milieux confondus, qui donne la primauté au bleu (les Japonais, par exemple, plébiscitent le noir).

Longtemps il a été mal aimé; il n'est présent ni au paléolithique, ni au néolithique, lorsque apparaissent les premières techniques de teinture.

Dans l'Antiquité il n'est pas considéré comme une couleur: seuls le blanc, le rouge et le noir ont ce statut.

Peut-être parce que la couleur bleue est difficile à fabriquer et à maîtriser.

Une exception: l'Égypte pharaonique, où il est censé porter bonheur dans l'au-delà (d'où ces magnifiques objets bleu-vert, fabriqués selon une recette à base de cuivre, qui s'est perdue par la suite).

Signification politique: en France, il fut la couleur des Républicains, s'opposant au blanc des Monarchistes et au noir du parti clérical.

Puis il a glissé vers Le Centre, se laisser déborder sur sa gauche par le rouge socialiste puis communiste. En quelque sorte, il a été chassé vers la droite. Après la première guerre mondiale il est devenu conservateur et il l'est encore aujourd'hui.

C'est une couleur consensuelle, qui ne fait pas de vagues, ne choque pas, et emporte l'adhésion de tous. Même la musique du mot est calme, atténuée: bleu, blue en anglais, blu en italien, blau en allemand, blå en norvégien, c'est « liquide », doux...

A force d'être omniprésent et consensuel, le bleu est de nouveau une couleur discrète, la plus raisonnable de toutes...

Paradoxalement on en revient à la position du bleu dans l'Antiquité.

Au Moyen-Age et à la Renaissance, le bleu est considéré en Europe comme une couleur chaude, parfois même comme la plus chaude de toutes les couleurs.

ROUGE, l'orgueilleux, assoiffé de pouvoir, qui manie le sang et le feu...

une couleur qui veut se faire voir et en imposer à toutes les autres. En dépit de cette insolence, son passé n'a pas toujours été glorieux. Parler de couleur rouge, c'est d'ailleurs presque un pléonasm. Certains mots, tels coloratus en latin et colorado en espagnol, signifient à la fois « rouge » et « coloré ». En russe krasnoï veut dire « rouge » mais aussi « beau » (la place Rouge = la « belle » place).

Dans le système chromatique de l'Antiquité, qui tournait autour de 3 pôles, le blanc représentait l'incolore, le noir était grosso modo le sale, et le rouge était LA couleur, la seule digne de ce nom. La suprématie du rouge s'est imposée à tout l'Occident.

Très tôt, en effet, on a maîtrisé les pigments rouges, et on a pu les utiliser en peinture et en teinture. Dès – 35 000 ans, l'art paléolithique utilise le rouge, obtenu notamment à partir de la terre ocre-rouge (cf. bestiaire de la grotte Chauvet). Au néolithique on a exploité la garance (herbe aux racines tinctoriales), puis on s'est servi de certains métaux comme l'oxyde de fer, ou le sulfure de mercure. La chimie du rouge a été très précoce, très efficace, d'où le succès de cette couleur.

Dans l'Antiquité, on l'admire et on lui confie les attributs du pouvoir, c'est à dire ceux de la religion et de la guerre. Le Dieu Mars, les centurions romains, certains prêtres...tous sont vêtus de rouge. Cette couleur va s'imposer car elle renvoie à 2 éléments omniprésents dans toute son histoire: le feu et le sang;

On peut les considérer positivement ou négativement:

Rouge feu c'est la vie, l'Esprit saint de la Pentecôte, les langues de feu régénératrices qui descendent sur les Apôtres; mais c'est aussi la mort, l'enfer, les flammes de Satan...

Rouge sang c'est celui versé par le Christ; mais c'est aussi la chair souillée, les crimes de sang, le péché et les impuretés des tabous bibliques.

Le rouge va s'identifier surtout aux signes du pouvoir:

- dans la Rome impériale, le rouge que l'on fabrique avec la substance colorante du murex, un coquillage rare récolté en Méditerranée, est réservé à l'Empereur et aux chefs de guerre. Au Moyen-Age, cette recette de la pourpre romaine s'étant perdue (les gisements de murex sur les côtes de Palestine et d'Égypte sont épuisés), on se rabat sur le kermès, ces oeufs de cochenille qui parasitent certains chênes. La récolte est laborieuse et la fabrication coûteuse, mais le rouge obtenu est splendide, lumineux, solide. Les seigneurs bénéficient toujours d'une couleur de luxe. Les paysans recourent à la – vulgaire – garance, qui donne une teinte moins éclatante.
- Un rouge bien vif est toujours une marque de puissance.

A partir des 13^{ème} et 14^{ème} siècle, le pape, jusque là voué au blanc, se met au rouge; les cardinaux également. Au même moment, on peint des diables rouges sur les tableaux...

On s'accommode très bien de cette ambivalence.

au Moyen-Age, la mariée était en rouge, mais aussi les prostituées

BLANC virginal, celui des anges et des fantômes, de l'abstention et des nuits sans sommeil.

Autrefois le blanc était une vraie couleur. Déjà, sur les parois grisâtres des grottes paléolithiques, on employait des matières crayeuses pour colorer les représentations animales en blanc et au Moyen-Age on ajoutait du blanc sur le parchemin des manuscrits enluminés (qui étaient beige clair ou coquille d'oeuf). Dans les sociétés anciennes on définissait l'incolore par tout ce qui ne contenait pas des pigments. En peinture et en teinture il s'agissait souvent de la teinte du support avant qu'on ne l'utilise: le gris de la pierre, le marron du bois brut, le beige du parchemin, l'écru de l'étoffe naturelle. C'est en faisant du papier le principal support des textes et des images que l'imprimerie a introduit une équivalence entre l'incolore et le blanc, ce dernier se voyant alors considéré comme le degré zéro de la couleur, ou comme son absence. Nous n'en sommes plus là: le blanc est à nouveau considéré comme une couleur.

Nos ancêtres distinguaient le blanc mat du blanc brillant; en latin «albus» (le blanc mat, qui a donné en français albâtre et albumine) et candidus (le brillant qui a donné «candidat», celui qui met une robe blanche éclatante pour se présenter au suffrage des électeurs). Dans les langues issues du germanique, il y a également 2 mots: «blank», le blanc brillant, proche du noir brillant, (black), qui va s'imposer en français après les invasions barbares, et weiss, le blanc mat, resté en allemand. Autrefois la distinction entre mat et brillant, entre lisse et rugueux, entre clair et sombre, etc...était souvent plus importante que les différences entre colorations.

Dans notre vocabulaire, le blanc est associé au manque, à l'absence: une page blanche (sans texte), une voix blanche (sans timbre), une nuit blanche (sans sommeil), une balle à blanc (sans poudre), un chèque en blanc (sans montant). Ou encore: «j'ai un blanc».

Mais dans notre imaginaire, nous associons le blanc à l'idée de la pureté et de l'innocence. On retrouve ce phénomène dans toute l'Europe mais aussi en Afrique et en Asie. Presque partout sur la planète le blanc renvoie au pur, au vierge, au propre, à l'innocent. Peut-être parce qu'il est plus facile de faire quelque chose d'uniforme, d'homogène, de pur, avec du blanc qu'avec d'autres couleurs. La neige a renforcé ce symbole. Quand elle n'est pas souillée, elle s'étend uniformément sur les champs en prenant un aspect monochrome. Aucune autre couleur n'est aussi unie dans la nature.

Dès la guerre de Cent Ans aux 14^{ème} et 15^{ème} siècles, on a brandi un drapeau blanc pour

demander la fin des hostilités: le blanc s'opposait aussi au rouge de la guerre.

Blanc symbole de la virginité (robe de mariée), ce qui n'a pas toujours été le cas. Chez les Romains, la mariée était en rouge. La virginité d'une femme n'avait pas l'importance qu'on lui a attribuée par la suite. Cela a commencé avec l'institution du mariage chrétien au 13ème siècle, puis cela est devenu une obsession. A la fin du 18ème siècle, les valeurs bourgeoises ont pris le pas sur les valeurs aristocratiques.

Blanc symbole de propreté: pendant des siècles toutes les étoffes qui touchaient le corps (draps, linge de toilette, sous-vêtements) se devaient d'être blanches, pour des raisons d'hygiène (le blanc était assimilé au propre, le noir au sale), mais aussi pour des raisons pratiques, car on faisait bouillir les étoffes pour les laver. Le chanvre, le lin, le coton avaient tendance à perdre leur teinte. Le blanc était la couleur la plus stable et la plus solide. Mais surtout il y avait de véritables tabous moraux sur cette couleur: au Moyen-Age, où il était bien plus obscène de se montrer en chemise que de se présenter nu, une chemise qui n'était pas blanche était d'une incroyable indécence.

Peu à peu, entre le milieu du 19ème siècle et le milieu du 20ème, le blanc du linge de corps, des chemises, des draps, des matelas, des serviettes de toilette est devenu couleur, soit par le biais des rayures, soit par celui des pastels.

Puis à partir des années 1960, le blanc et l'écru se sont faits plus discrets, et, à côté des teintes pastel, on a vu apparaître des teintes plus franches et colorées.

Autre symbole fort du blanc: celui de la lumière divine. Alors que la Vierge a longtemps été associée au bleu, Dieu est resté perçu comme une lumière blanche. Les anges, ses messagers, de même. Ce symbolisme s'est renforcé avec l'Institution en 1854 du Dogme de l'Immaculée Conception (le blanc devenant la seconde couleur de la Vierge). Les souverains, qui tenaient leur autorité du pouvoir divin, ont également adopté la couleur blanche: cocarde de Louis XVI, panache et cheval d'Henri IV, étendard et écharpe royaux.

Le blanc c'est aussi la lumière primordiale, le commencement des temps. Le big band est souvent représenté par un éclat de lumière blanche.

Le blanc c'est aussi la matière indécise, celle des fantômes et des revenants. Dès l'Antiquité romaine, les spectres et les apparitions sont décrits en blanc.

Le blanc c'est aussi celui du grand âge, des cheveux qui blanchissent, qui indique la paix intérieure, la sérénité, la sagesse.. Donc le blanc du linceul, de la mort, rejoint le blanc de l'innocence et du berceau. Comme si le cycle de la vie commençait et finissait par le blanc. Le blanc est d'ailleurs la couleur du deuil en Asie, tout comme dans une partie de l'Afrique.

La peau blanche: la blancheur de la peau a toujours agi comme un signe de reconnaissance. Jadis, les aristocrates se devaient d'avoir la peau la moins foncée possible, pour se distinguer des paysans qui avaient le teint hâlé, de fait de leur travail en plein air. Dans les sociétés de cour du 17ème et du 18ème siècle, ils s'enduisaient des crèmes pour se faire un masque blanc (Barry Lyndon).

Dans la seconde moitié du 19ème siècle, il convient cette fois de se distinguer des ouvriers, qui ont la peau blanche puisqu'ils travaillent à l'intérieur. Pour l'élite, le bronzage est le signe des bains de mer et du teint hâlé;

Conclusion: les racines symboliques du blanc n'ont pas changé au fil des siècles: innocence, lumière divine, pureté. Elles sont quasi universelles et remontent très loin dans le temps.

JAUNE des blés, si longtemps marqué du sceau de l'infamie

Dans le petit monde des couleurs, jaune est l'étranger, celui dont on se méfie et que l'on voue à l'infamie. C'est la couleur citée en dernier, après le bleu, le vert, le rouge, le blanc et le noir.

Jaune comme les photos qui pâlissent, jaune comme les feuilles qui meurent, jaune comme les hommes qui trahissent...Jaune était la robe de Judas, jaune la couleur dont on affublait, autrefois, la

maison des faux-monnayeurs. Au 19^{ème} siècle les maris trompés étaient caricaturés en costume jaune ou affublés d'une cravate jaune. Jaune aussi l'étoile qui désignait les Juifs et les destinait à la déportation...

Dans l'Antiquité on appréciait plutôt le jaune. Les Romaines portaient des vêtements de cette couleur lors des cérémonies et des mariages. Dans les cultures non-européennes (Asie, Amérique du Sud), le jaune a toujours été valorisé. En Chine il fut longtemps la couleur réservée à l'Empereur, et il occupe toujours une place importante dans la vie quotidienne chinoise, associé au pouvoir, à la richesse, à la sagesse.

Pourquoi ce désamour? On peut remonter au Moyen-Age; ce serait dû à la concurrence déloyale de l'or, qui au fil du temps a absorbé les symboles positifs du jaune, tout ce qui évoque le soleil, la lumière, la chaleur; et par extension la vie, l'énergie, la joie, la puissance. Le jaune, dépourvu de sa part positive est devenu une couleur éteinte, mate, triste, qui rappelle l'automne, le déclin, la maladie...

On obtient le jaune avec des végétaux telle la gaude, une sorte de réséda qui tient bien.

Vers le milieu de la période médiévale partout en Occident, le jaune devient la couleur des menteurs, des tricheurs, mais aussi la couleur de l'ostracisme. C'est Judas qui a transmis sa couleur symbolique à l'ensemble des communautés juives, d'abord dans les images, puis dans la société réelle. A partir du 13^{ème} siècle, les conciles se prononcent contre le mariage entre Chrétiens et Juifs et demandent à ce que ceux-ci portent un signe distinctif. Au début celui-ci est une rouelle, une figure comme les tables de la Loi, ou encore une étoile qui évoque l'Orient. Les Nazis ne feront que puiser dans l'éventail des symboles médiévaux. Cette marque sera d'autant plus forte que le jaune se distinguait particulièrement bien sur les vêtements des années 1930, majoritairement gris, noirs, bruns ou bleu foncé.

Quand le jaune devient le symbole négatif de la félonie, c'est le moment où la société médiévale se crispe; le christianisme n'a plus d'ennemis à l'extérieur, les croisades ont échoué, on se cherche plutôt des ennemis à l'intérieur. En résulte une extraordinaire intolérance envers les non-chrétiens qui vivent en terre chrétienne, comme les Juifs, et envers les déviants, les Cathares, les hérétiques, les sorciers...

Alors que le jaune était bien présent dans les peintures pariétales avec les ocres, et les oeuvres grecques et romaines, il régresse dans la palette des peintres occidentaux des 16^{ème} et 17^{ème} siècle, malgré l'apparition de nouveaux pigments comme le jaune de Naples (qu'utilisent les peintres hollandais au 17^{ème} siècle).

Même constat avec les vitraux: ceux du début du 12^{ème} siècle comportent du jaune puis la dominante change et devient bleu et rouge. Le jaune n'est presque plus utilisé que pour désigner les traîtres et les fêlons. Cette dépréciation va perdurer jusqu'aux Impressionnistes.

Dans les années 1860-1880 il se produit un changement de palette chez les peintres, qui passent de la peinture en atelier à la peinture en extérieur, et autre changement quand on passe de l'art figuratif au semi-figuratif, puis à la peinture abstraite. Celle-ci utilise moins la polychromie, elle utilise moins de nuances. C'est aussi le moment où l'art se donne une caution scientifique et affirme qu'il y a 3 couleurs primaires: le bleu, le rouge et le jaune, qui donc, contrairement au vert, se voit brusquement valorisé.

Il y a aussi le maillot jaune du Tour de France. Au départ il s'agissait d'une opération publicitaire, lancée en 1919 par le journal « l'Auto », l'ancêtre de l'Equipe, qui était imprimé sur papier jaunâtre. La couleur est restée celle du leader.

L'expression « maillot jaune » s'est étendue à d'autres domaines sportifs et en d'autres langues; en

Italie on l'emploie pour désigner un champion, alors que le premier du Tour d'Italie porte un maillot rose.

L'art et le sport ont donc contribué à réinsérer le jaune dans une certaine modernité.

« Rire jaune », cela reste lié au safran, réputé provoquer une sorte de folie qui déclenche un rire incontrôlable. On a encore « le teint jaune », ce qui est lié aux maladies du foie.

Les voitures jaunes restent rares. Sauf celles de la Poste, mais c'est récent. Depuis le 17^{ème} siècle, la Poste, qui dépendait de la même administration que les Eaux et Forêts, était associée au vert (les voitures étaient vert foncé et les boîtes aux lettres étaient bleu foncé).

Le changement a eu lieu en 1960; la Poste recherchait une couleur plus gaie et plus visible, le rouge étant pris par les Pompiers. Le jaune était utilisé par de nombreux services postaux à travers l'Europe, notamment en Suisse et en Allemagne.

Le vrai rival du jaune aujourd'hui, ce n'est plus le doré, ce serait plutôt l'orangé, qui symbolise la joie, la vitalité, la vitamine C. L'énergie du soleil se voit mieux représentée par un jus d'orange que par un jus de citron (qui symbolise aussi l'acidité).

VERT : tout le monde s'est mis au vert: espaces verts, classes vertes, numéros verts, prix verts, les Verts...

Le vert est mauvaise réputation, trompeur et roublard, roi du hasard et des amours infidèles (?); Dans un traité de la fin du 18^{ème} siècle, Goethe, qui adorait le bleu, recommande le vert pour les papiers peints des chambres à coucher; il lui trouve des vertus apaisantes.

Les théologiens qui ont codifié les couleurs liturgiques avaient la même opinion: le vert a été institué couleur des dimanches ordinaires.

Le vert a la particularité d'être une couleur chimiquement instable. Il n'est pas très compliqué à obtenir: de nombreux produits végétaux peuvent servir de colorants verts.

Mais c'est difficile de les stabiliser; en teinture ces colorants tiennent mal aux fibres, les tissus prennent rapidement un aspect délavé.

Idem en peinture: les matières végétales s'usent à la lumière.

Et les matières artificielles (par exemple le vert de gris qui s'obtient en oxydant du cuivre avec du vinaigre, de l'urine ou du tartre), sont corrosives (Giflgrün: véritable poison, en allemand) bien que donnant de beaux tons lumineux et intenses.

Jusqu'aux photographies en couleur: jusqu'à une période très récente, si nous regardons nos vieux instantanés des années 1960, quand les couleurs sont « passées », c'est toujours le vert qui est parti en premier.

Conclusion: quelle que soit la technique, le vert est instable, parfois dangereux.

La symbolique du vert s'est organisée autour de cette notion: il représente tout ce qui bouge, change varie. C'est la couleur du hasard, du jeu, du destin, du sort, de la chance.

Dans le monde féodal, c'est sur un pré vert que l'on s'affrontait en duel judiciaire.

Les jongleurs, les bouffons, les chasseurs s'habillaient de vert.

On parle du « Vert paradis des amours enfantines », ces émois naissants susceptibles de varier.

Le vert représente l'immaturation (des fruits verts) et aussi la vigueur (un vieillard vert).

On a pris l'habitude de représenter en verdâtre les dragons, les mauvais esprits, démons, serpents et autres créatures maléfiques.

Les « petits hommes verts » de Mars. - qui ne nous veulent pas que du bien – en sont les successeurs.

Dès le 16^{ème} siècle, dans les casinos de Venise, on jette les cartes sur des tapis verts, et au 17^{ème} siècle, c'est aussi sur des tables vertes que l'on joue à la cour.

Les terrains de sport sont verts, et pas seulement s'il s'agit de pelouses; la plupart des courts de tennis en dur et tables de ping-pong.

Aujourd'hui encore les comédiens refusent de porter un vêtement vert sur scène: on dit que Molière serait mort vêtu d'un habit de cette couleur.

Dans l'édition les couvertures vertes des livres sont censées avoir moins de succès, les bijoutiers savent que les émeraudes sont les pierres qui se vendent le moins bien, parce qu'elles ont la réputation de porter malheur.

Le « billet vert »: quand les premiers \$ ont été fabriqués, entre 1792 et 1863, le vert était déjà associé aux jeux d'argent, à la finance, et les imprimeurs n'ont fait que prolonger l'ancienne symbolique.

Cette instabilité du vert serait-elle due au fait qu'il se situe entre-deux, qu'il est le fruit d'un mélange?

Pour nous, depuis les expériences de Newton, il est incontestable que le vert se situe quelque part entre le jaune et le bleu. Or, pour l'homme de l'Antiquité et du Moyen-Age, cela n'a guère de sens. Dans aucun système antique ou médiéval de la couleur le vert ne se situe entre le jaune et le bleu. Le classement le plus courant était celui d'Aristote: blanc, jaune, rouge, vert, bleu, noir.

Le jaune et le bleu ne prennent pas place sur les mêmes échelles, ni sur les mêmes axes; elles ne peuvent donc pas avoir un palier intermédiaire, un « milieu ». En peinture ou en teinture aucune recette avant le XVème siècle ne nous apprend qu'il faille mélanger du jaune et du bleu pour faire du vert. Les cuves de jaune et celles de bleu n'étaient d'ailleurs pas situées dans les mêmes ateliers. Les teinturiers opposaient une résistance; ils ont quand même fini par en venir au mélange en utilisant l'indigo américain, importé massivement au 18ème siècle (la maîtrise de la Méditerranée par les Turcs gênait depuis le 16ème siècle l'importation de matières colorantes asiatiques) La géopolitique a joué un rôle.

On utilisait l'ouraline (verre contenant une très faible proportion d'uranium) dès l'antiquité (retrouvé sur une mosaïque d'une villa romaine de la baie de Naples), à partir de la fin du Moyen-Age la pechblende (dioxyde d'uranium) est aussi utilisée pour teinter le cristal; elle est extraite des mines d'argent de la maison Habsbourg en Bohême.

Le vert égyptien est un pigment synthétique fabriqué avec les mêmes matières que le bleu égyptien, mais avec des proportions différentes

Verte de malachite (carbonate de cuivre), hors de prix, la terre verte ou terre de Vérone, faite de composants siliceux, argile associée à du fer.

Le vert égyptien est caractérisé par une phase vitreuse majoritaire donnant sa couleur turquoise au pigment et emprisonnant des cristaux de parawollastonite (CaSiO_3) et des restes siliceux (quartz, et/ou tridymite ou cristobalite). Il est obtenu par cuisson oxydante entre 900 0C et 1 150 0C d'un mélange enrichi en calcium et en fondant (7 p. 100 au minimum) et appauvri en cuivre. L'espèce siliceuse remplaçant le quartz dès 950 0C dépend de la quantité de fondant. La présence de dendrites siliceuses permet de conclure à un refroidissement lent.

Les chimistes du 18ème siècle avaient une théorie pseudo-scientifique définissant des couleurs primaires (bleu, rouge, jaune) et des couleurs « complémentaires » (vert, violet, orange). Cette thèse a influencé des artistes du 19ème et 20ème siècle, au point que de nombreuses écoles picturales ont décidé de ne plus pratiquer que les couleurs dites « primaires » et le noir et blanc (Mondrian).

Le vert, étant considéré comme complémentaire du rouge, couleur de l'interdit, il est devenu son contraire, la couleur de la permissivité. L'idée s'est imposée à partir des années 1800, quand on a inventé une signalétique internationale pour les bateaux, qui a été reprise plus tard pour les trains et les voitures.

Aujourd'hui notre société a fait du vert un symbole de liberté, de jeunesse, de santé, ce qui aurait été incompréhensible pour un Européen de l'Antiquité, du Moyen-Age ou même de la Renaissance, car pour eux le vert n'avait rien à voir avec la nature.

Jusqu'au 18ème siècle, la nature était surtout définie par 4 éléments: le feu, l'air, l'eau, la terre.

Seul le vocabulaire suggérait un lien entre la couleur verte et la végétation: « viridis » associe l'énergie, la vitalité (vir) avec la sève.

Dans de nombreuses langues anciennes, on confond le bleu, le vert et le gris en un même terme, la couleur de la mer (ce qui est encore le cas en breton moderne, avec le mot « glas »). C'est l'Islam primitif qui, le premier, a associé vert et nature: à l'époque de Mahomet tout endroit verdoyant était synonyme d'oasis, de paradis. On dit que le prophète lui-même aimait porter un turban et un étendard vert. Cette couleur est devenue emblématique dans le monde musulman, ce qui a peut-être contribué à la dévaloriser aux yeux des Chrétiens dans les périodes d'hostilité.

En Occident, l'association du vert avec la nature remonte à l'époque romantique.

Dans la seconde moitié du 19ème siècle, au moment où certains commerces urbains se dotent de signes de reconnaissance, les apothicaires, dont la pharmacopée est à base de plantes, ont choisi ce vert végétal pour leurs croix (en Italie, cependant, les croix sont rouges comme le sang de la vie). Depuis une vingtaine d'années, en France, certaines pharmacies optent pour une croix bleue, peut-être pour rappeler le bleu hospitalier ou associer la pharmacie non plus aux plantes, mais à la science et à la technique.

Le vert de la végétation est devenu celui de l'écologie et de la propreté. C'est devenu la plus hygiénique des couleurs contemporaines avec le blanc. On a des espaces verts, des classes vertes. Zola disait « aller se mettre au vert à Auteuil ». De nos jours on constate une frénésie de vert dans les logos et les armoiries des villages, des villes, des régions, et...des clubs sportifs!

A la fin du 19ème siècle, les emblèmes des premiers clubs sportifs étaient essentiellement noir, rouge et blanc. Puis les couleurs ont évolué. En foot, le vert (St-Etienne) pourrait provenir de l'engouement pour les équipes d'Amérique du sud.

Dans les enquêtes d'opinion, le vert vient désormais en seconde position après le bleu. On l'associe à la gratuité (« numéro vert »).

En fait, nos sociétés ont entrepris une grande revalorisation du vert, autrefois couleur du désordre et de la transgression, désormais couleur de la liberté.

NOIR le somptueux, austérité et élégance...

Le noir a désormais retrouvé le statut qui avait été le sien pendant des siècles, celui d'une couleur à part entière.

En effet, le noir avait progressivement perdu son statut de couleur entre la fin du Moyen-Age et le **VXII**ème siècle:

- D'abord la théorie de la couleur « lumière », qui s'est développée à la fin du Moyen-Age. Tant que l'on pensait que la couleur était de la matière, il n'y avait pas de problème : les matières noires existaient et le noir était une couleur comme les autres, un point c'est tout. Mais si la couleur était lumière, le noir n'était-il pas l'absence de lumière...donc l'absence de couleur ?
- l'apparition de l'imprimerie et de l'image gravée (à l'encre noire sur papier blanc) avait donné au noir et au blanc une position particulière que la Réforme protestante d'abord, les progrès scientifiques ensuite, avaient fini par situer en dehors du monde des couleurs.
- Depuis Aristote on classait les couleurs selon des axes, des cercles ou des spirales. Mais quel que soit le système il y avait toujours une place pour le noir et une pour le blanc, souvent à l'une des extrémités. Lorsque Isaac NEWTON découvre la composition du spectre de l'arc-en-ciel, dans les années 1665-1666, il met sur le devant de la scène un

nouvel ordre des couleurs, un continuum (violet- indigo-bleu-vert-jaune-orangé-rouge) au sein duquel il n'y a désormais plus de place ni pour le blanc ni pour le noir.

A partir du 17^{ème} siècle, blanc et noir ont été mis à part.

Pendant près de 3 siècles, le noir et le blanc ont été pensés et vécus comme des « non-couleurs », voire comme formant ensemble un univers propre, contraire à celui des couleurs: « en noir et blanc » d'un côté, « en couleurs », de l'autre.

Les sensibilités ont changé, à partir des années 1910, sous l'influence des artistes.

1946: grande expo organisée à Paris par la galerie Maeght, et intitulée avec une certaine insolence: « le noir est une couleur ». Il fallait non seulement un slogan accrocheur, mais aussi affirmer une position différente de celle enseignée dans les écoles de Beaux-Arts et dans les traités académiques de peinture. Et aussi peut-être « répondre » à Léonard de Vinci qui avait proclamé, 4 siècles et demi auparavant, que « le noir n'était pas vraiment une couleur ».

Les physiciens ont suivi, même s'ils ont été réticents à reconnaître au noir des propriétés chromatiques. Le grand public a suivi (YSL). Tout juste reste-il quelques reliquats (presse, édition, photo, cinéma) de l'ancienne distinction.

Dans l'antiquité, sont associées de près ou de loin à la couleur noire: le sommeil, les rêves, le secret, la discorde, la détresse, la vieillesse, le malheur et la mort.

Mythologie grecque: NYX déesse de la nuit.

Ce noir des origines est souvent un noir fécond et fertile, comme celui de l'Egypte qui symbolise le limon déposé par les eaux du Nil. Il s'oppose au rouge stérile du sable du désert. Ce noir fertile laisse des traces jusqu'au coeur du Moyen Age chrétien par le biais de la symbolique des couleurs associées aux 4 éléments: le feu est rouge, l'eau est verte, l'air est blanc et la terre est noire.

Et des traces aussi dans l'organisation de plusieurs sociétés antiques et médiévales: le blanc y est en général la couleur des prêtres, le rouge celle des guerriers, le noir celle des artisans producteurs. L'association de ces 3 couleurs aux 3 classes de la société se retrouve dans la Rome Antique, chez les Grecs, et au Moyen Age, à l'époque féodale: le blanc pour ceux qui prient (orateurs), le rouge pour ceux qui combattent (bellatores), et le noir pour ceux qui travaillent (laboratores).

Le noir s'est banalisé au point de devenir la couleur de sous-vêtements la plus portée par les femmes, alors qu'autrefois il était considéré comme érotique, immoral, réservé aux professionnels du stupre et de la débauche. Sur les tissus synthétiques, le noir est la teinte qui résiste le plus longtemps à des lavages fréquents.

Dans les sociétés anciennes on utilisait 2 mots pour le qualifier : en latin « niger » qui désigne le noir brillant (a donné le français « noir ») et « ater » (d'où vient « atrabilaire », qui qualifie la bile noire) qui signifie noir mat, inquiétant.

Chimiquement le vrai noir est difficile à atteindre (si on mélange toutes les couleurs, on arrive plutôt à une sorte de brun ou de gris). Avec l'ivoire calciné, on obtient du noir, mais hors de prix. Quant aux noirs fabriqués avec des résidus de fumée ils ne sont ni très denses, ni très stables ; Ce qui explique que, jusqu'à la fin du Moyen-Age, le noir est assez peu présent dans les peintures, du moins dans les grandes surfaces ; on l'utilise en petites quantités dans les enluminures.

C'est la morale qui a donné un coup de fouet à la technique : très sollicités pour fabriquer des couleurs « sages », les teinturiers italiens de la fin du 14^{ème} siècle ont réalisé des progrès. La Réforme déclare la guerre aux tons vifs et professe une éthique de l'austère et du sombre (qui nous influence encore aujourd'hui). Le noir devient une couleur à la mode chez les ecclésiastiques mais aussi chez les Princes (Luther, Charles Quint).

Le noir élégant de nos tenues de gala en est la conséquence.

A partir du 19^{ème} siècle on utilise des couleurs de synthèse extraites du charbon et du goudron. Ce seront les uniformes de ceux qui détiennent l'autorité que seront noirs (douaniers, policiers, magistrats, ecclésiastiques et même pompiers).

Le drapeau noir était autrefois celui des pirates, il signifiait la mort. Il a été repris par les anarchistes au 19^{ème} siècle, et il a rejoint le noir de l'ultra droite ; Les extrêmes finissent toujours par se rencontrer...

Le noir est souvent associé au blanc, mais cela n'a pas toujours été le cas. Rouge-blanc et rouge-noir sont perçus comme des contrastes plus forts en Orient.

A sa naissance, en Inde vers le 6^{ème} siècle, le jeu d'échecs comportait des pièces rouges et des pièces noires. Les Persans et les Musulmans, qui l'ont adopté, ont gardé ces couleurs. Quand le jeu est arrivé chez nous, vers l'an 1000, les Européens ont fait s'affronter des rouges contre des Blancs. C'est seulement à la Renaissance que l'on est passé au couple noir-blanc.

C'est une simple convention, on pourrait utiliser d'autres bichromies. D'ailleurs tous les textes de lisibilité montrent qu'une écriture en jaune sur fond noir se distingue mieux qu'une écriture en noir sur blanc.

Un autre symbole s'est rattaché à ce couple noir-blanc : le sérieux !

Cette idée perdure encore aujourd'hui : le sérieux exigerait le noir et le blanc. La couleur a pu être considérée comme transgressive : dans les années 1920, la technique du cinéma en couleurs était déjà bien au point ; son développement aurait pu commencer mais ce sont des raisons morales aussi qui l'ont retardé. Certains esprits estimaient que les images animées étaient futiles et indécentes. Et que dire, alors, si elles avaient été en couleurs ??? Pour des raisons similaires, Henry Ford, grand protestant puritain a refusé de vendre ses Ford T autrement que noires.

Mais parfois les codes s'inversent : à présent que la couleur est devenue omniprésente, c'est le noir et blanc qui devient révolutionnaire (« the Artist »), et un film en noir et blanc revient désormais plus cher qu'un film en couleurs !

puis 5 demi-couleurs:

VIOLET:

Dans l'Antiquité et le Moyen-Age on ne mélange pas du rouge et du bleu pour faire du violet; on mélange du noir et du bleu. Le violet antique et médiéval (« subniger ») est un demi-noir, un sous-noir, et il l'est resté longtemps dans la liturgie catholique et dans les pratiques vestimentaires de deuil. Il évoque aussi la vieillesse féminine, avec les reflets violacés des teintures de cheveux blancs.

Selon les enquêtes d'opinion, il serait la couleur la plus détestée après le brun

ROSE : il n'a pas eu d'existence bien définie pendant longtemps. On disait autrefois « incarnat » (= couleur de chair). Porté par le romantisme, le rose a acquis sa symbolique au 18^{ème} siècle, celle de la tendresse, de la féminité, mais avec son versant négatif : la mièvrerie (l'expression « à l'eau de rose » date du 19^{ème} siècle). Le rose a aussi été plaqué sur l'homosexualité avec une intention péjorative.

ORANGE: au Moyen-Age on ne le produisait pas à partir du rouge et du jaune; on ne faisait pas de mélanges, qui étaient jugés impurs (tabou biblique); un homme blanc et une femme noire ne pouvaient pas procréer, on ne mélangeait pas dans un même vêtement laine et lin, matière animale et matière végétale, ni 2 couleurs pour en faire une troisième.

Le mot « orangé » est apparu en Occident au 14^{ème} siècle, après l'importation des premiers orangers. Pour obtenir cette teinte, on a d'abord utilisé le safran, puis, vers la fin du Moyen-Age, le « bois brésil », essence exotique des Indes et de Ceylan (qui plus tard a donné son nom au Brésil); Aujourd'hui on a transféré sur cette couleur les vertus de l'or et du soleil: chaleur, joie, tonus, santé (emballages des médicaments, carte Orange censée égayer les transports parisiens, Orange

téléphonie et internet, le train Corail...).

MARRON: c'est la moins aimée de toutes les couleurs, bien qu'elle foisonne dans la nature, les sols, les végétaux. Elle évoque la saleté, la pauvreté, la brutalité, et depuis que les SA en ont fait leur uniforme en 1925, la violence.

On utilise moins l'adjectif « brun » qui vient du germanique « braun », la couleur du pelage de l'ours.

Le mot «marron » est apparu, lui, au 18ème siècle, il était bien sûr dérivé de la châtaigne, c'est un brun plus chaud, un peu rouge.

GRIS, vient du germanique « grau » et il possède un double symbolisme.

Pour nous il évoque la tristesse, la mélancolie, la vieillesse, l'ennui. Mais à une époque où la vieillesse n'était pas autant dévalorisée, il renvoyait au contraire à la sagesse, à la plénitude, à la connaissance. Il en a gardé l'idée d'intelligence (« la matière grise »).

A la fin du Moyen-Age on le voyait comme contraire du noir donc symbole d'espérance, de bonheur. Charles d'Orléans a même écrit un poème intitulé « le gris de l'espoir ».

Conclusion:

- Pendant des siècles et des siècles, le noir et le blanc ont été considérés comme des couleurs à part entière.

- Le spectre et l'ordre spectral des couleurs sont inconnus avant le XVIIème siècle. On ne doit l'envisager que comme un système parmi d'autres pour classer les couleurs, qui dans plusieurs siècles sera peut-être totalement dépassé.

- L'articulation entre couleurs primaires et couleurs complémentaires émerge lentement au cours du XVIIème siècle et ne s'impose vraiment qu'au XIXème.

- L'opposition entre couleurs chaudes et couleurs froides est purement conventionnelle et se vit différemment selon les époques et les sociétés (un historien de la peinture qui chercherait à étudier dans un tableau de Raphaël ou de Titien la proportion entre les couleurs chaudes et les couleurs froides se tromperait complètement).

Après les couleurs il y a les nuances: gris bleu – rose orangé, etc...Donc soit on associe deux mots, soit on fabrique des mots. Les nuances, elles ne sont pas porteuses de symboles, elles n'ont qu'une signification esthétique.

D'après des tests optiques, l'homme peut discerner jusqu'à 180 voire 200 nuances, mais pas davantage. Déjà dans leur Encyclopédie, Diderot et d'Alembert avaient établi une liste de nuances; certains termes de l'époque étaient fondés sur le nom de la ville ou du lieu d'où venait le colorant. Mais déjà on dérivait très vite vers le poétique.

De nos jours on a inventé les termes: argile, sable, ivoire, framboise,etc.

Un physicien considère que la couleur est un phénomène mesurable. Dans une pièce vide, il éclairera un objet coloré, enregistrera la longueur d'onde, et conclura qu'il y a une couleur. Goethe avait un avis opposé: « une couleur que personne ne regarde n'existe pas. Une robe rouge est-elle encore rouge lorsque personne ne la regarde? »

Nadine JAMMOT (mai 2013)

D'après « le petit livre des couleurs » de Michel PASTOUREAU (Points SEUIL)